

Mission et école dans la région de la Volga au XIXe siècle : l'oeuvre de Nikolaj Il'minskij

Eva Toulouze

► **To cite this version:**

Eva Toulouze. Mission et école dans la région de la Volga au XIXe siècle : l'oeuvre de Nikolaj Il'minskij. Études finno-ougriennes, Presses de l'Inalco, 2004, pp.7-46. hal-01283839

HAL Id: hal-01283839

<https://hal-inalco.archives-ouvertes.fr/hal-01283839>

Submitted on 7 Mar 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mission et école dans la région de la Volga au XIXe siècle : l'œuvre de Nikolaj Il'minskij

Eva Toulouze

Résumé

Au début du XIX^e siècle, dans les régions animistes de Russie centrale, presque toute la population avait été baptisée de gré ou de force. Mais cela ne voulait pas dire que l'orthodoxie avait réellement pénétré en profondeur. Pour enraciner les nouveaux chrétiens dans la foi – et pour en faire de bons sujets du tsar – l'église met en œuvre différentes stratégies. L'une d'entre elles est la diffusion de l'instruction. Après avoir évoqué la situation générale de l'époque et la couche sociale des missionnaires et instituteurs appelée à intervenir dans cette entreprise, cet article se concentre sur une personnalité qui a joué un rôle central dans la mise en œuvre de cette stratégie : c'est en effet Nikolaj Il'minskij, un éminent orientaliste russe, qui s'attachera à concevoir un système d'écoles adapté aux populations allogènes et basés sur l'enseignement dans leurs langues, lequel sera officiellement adopté pour l'ensemble des populations non-russes de l'Empire.

Les ecclésiastiques en général et les missionnaires en particulier comptent parmi les personnages les plus décriés de l'historiographie soviétique. Il leur a été reproché d'être ivrognes, profiteurs, de diffuser une idéologie détestée et d'être par là même les agents de l'autoritarisme tsariste. Tout en essayant de ne pas se laisser enfermer dans cette vision simpliste et partisane, il n'en faut pas moins reconnaître que l'église a souvent provoqué elle-même l'animosité dont elle a fait l'objet.

La christianisation a été un corollaire plus ou moins systématique de l'annexion par la Russie des terres qui étaient avant 1552 sous l'autorité du khanat de Kazan. Elle a suivi plusieurs étapes, que je pourrais résumer de la manière suivante : une première période, comprenant le XVI^e et le XVII^e siècle, où l'Eglise orthodoxe a posé les bases de son influence, créant ces îlots de pouvoir qu'étaient les monastères et veillant davantage à maintenir l'orthodoxie dans la population russe qu'à l'étendre aux masses musulmanes et animistes que l'empire ne faisait alors que commencer à digérer. Quelques tentatives de christianisation, de création d'écoles chrétiennes pour les enfants autochtones ont bien vu le jour, mais elles n'ont été que de courte durée. C'est au cours du XVIII^e siècle que le rythme de la christianisation s'accélère : après avoir repris en main l'Eglise orthodoxe, les autorités entendent mettre un terme à cette aberration qu'est le paganisme dans les zones les plus reculées de l'empire autant qu'elles souhaiteraient, mais ce n'est là qu'un vœu pieux, diminuer l'influence de l'Islam. Pour réaliser cet objectif, les autorités – Etat et église fonctionnant plus ou moins de concert – mettent en œuvre une panoplie de moyens différents, que nous pouvons ranger sous les deux catégories opposées de « carotte » et de « bâton ». En effet, nous assistons au cours du XVIII^e siècle la mise en place d'un dispositif de mesurans

d'incitation à la conversion, allant de la suppression d'impôts à l'allègement des peines pour les criminels. La plus efficace a été sans doute la possibilité offerte aux convertis d'échapper au service militaire. Mais ces mesures, malgré un certain impact de la dernière, n'étaient pas suffisantes à garantir un bond qualitatif. C'est côté « bâton » qu'il faut aller le chercher : avec la fondation, en 1747, d'un Bureau des néophytes, les autorités se sont dotées d'un instrument de choc : des équipes formées de missionnaires et de soldats ont parcouru les campagnes, terrorisant les villages, fouettant les paysans réticents et baptisant à tour de bras la population. A la fin du XVIII^e siècle, la quasi-totalité des animistes de la région de la Volga étaient nominativement chrétiens.

Cela bien sûr ne voulait aucunement dire qu'ils aient été effectivement évangélisés. C'est *a posteriori* que ce travail sera entrepris, pour l'essentiel au XIX^e siècle. Une dimension de cet effort est ce que j'aime appeler le « contrôle de religiosité » : dans le même esprit musclé que celui des équipes qui avaient assuré le baptême des animistes, les prêtres orthodoxes parcouraient les campagnes pour vérifier, sous peine de sanctions, que tous les rituels, comme par exemple les jeûnes, étaient bien suivis. Une autre dimension est celle sur laquelle se concentre cet article : instruire et enraciner les autochtones dans la foi chrétienne. Cette tâche revient pour l'essentiel aux autorités ecclésiastiques, représentées par les missionnaires et par les instituteurs. Je présenterai rapidement cette catégorie sociale pour m'arrêter ensuite sur une personnalité qui jouera un rôle essentiel dans l'émergence, chez les peuples animistes de la Volga, d'une culture écrite. Nikolaj Il'minskij était un évangéliste : c'est dans cet esprit qu'il a entrepris son œuvre, bien que le bilan que nous pouvons en tirer au bout de presque un siècle et demi révèle que son apport essentiel se situe dans un domaine fort différent.

1. Missionnaires et instituteurs

Je vais donc tout d'abord m'arrêter sur l'image que le clergé russe donne de lui-même à la fin du XVII^e siècle. Elle est affligeante : alors que l'Eglise possède abondamment terres et âmes, la corruption s'installe à tous les niveaux ; le clergé est une catégorie sociale prestigieuse, qui attire un nombre considérable – trop important – d'hommes de tous rangs. Le nombre des prêtres ne cesse d'augmenter, car la carrière religieuse permet de fuir le service militaire, la prêtrise devient héréditaire, les popes sont connus pour leur ivrognerie, leur servilité et leur ignorance.

“Ses membres ne se distinguaient guère des paysans ordinaires” (Anderson 1978 : 108).

Cela veut dire que même l'instruction est relativement peu répandue en son sein. Le Concile de 1666 pose directement la question de l'éducation des gens d'Eglise : il imposait à chaque prêtre d'apprendre à lire et à écrire, et de transmettre ces savoir-faire à ses enfants (Zahidullin 1997 : 40). Dans la région de Vjatka, il faudra attendre l'évêque Lavrentij (1733-1737), pour que les ecclésiastiques aient à leur disposition une école, et encore peu d'entre eux la fréquentent

(Luppov 1999 [1899] : 208). Une telle école existait depuis les années 1720 dans le diocèse de Kazan, où l'on trouvait donc un peu plus de clercs instruits. Il va de soi que dans ces conditions, fort peu de personnes avaient les qualités requises pour pratiquer avec succès l'œuvre missionnaire.

De plus, à partir de la fin du XVIIe siècle, l'église russe est marquée, voire traumatisée par son schisme. Les groupes qui ont quitté l'église officielle étaient les plus conscients, ceux qui étaient suffisamment attachés à leur religion pour accepter l'inconfort d'une position en conflit avec l'autorité. Restent les plus indifférents au spirituel. De plus, cette expérience conduit l'Eglise à se concentrer sur les formes et les rites : cette tradition explique entre autres l'importance, au XIXe siècle, de la vérification tatillonne du respect de la lettre des obligations d'un orthodoxe. Il ne faut pas oublier que les Vieux Croyants n'ont pas disparu : dans la deuxième moitié du XIXe siècle, l'Académie de Kazan forme des missionnaires spécialisés au travail antischismatique.

C'est en 1721 que le "Règlement spirituel"¹ impose un niveau d'instruction obligatoire pour les candidats à toutes les charges ecclésiastiques, et ceci grâce à des écoles soumises à l'autorité des diocèses et strictement réservées aux popes et à leurs enfants (Zahidullin 1997 : 58). Cette disposition a le double effet d'élever progressivement le niveau d'instruction du clergé, mais aussi d'en faire une catégorie de plus en plus fermée, dont le caractère héréditaire est encore plus marqué.

Ces caractéristiques n'ont pas entièrement disparu au XIXe siècle. Ceci dit, il faut noter que les 115 619 membres du clergé paroissien recensés en 1870 formaient une grande partie de la population alphabétisée du pays (Berdinskih 1999 : 134). De plus, dans les régions qui nous intéressent, nous avons pour l'essentiel affaire à des missionnaires, ce qui est un trait particulier à prendre en compte. Quoi qu'on ait pu dire à leur encontre, les missionnaires n'étaient pas les moins conscients parmi les ecclésiastiques. Ils avaient choisi une fonction difficile : si on peut les soupçonner de fanatisme, il est difficile de les accuser d'indifférence.

Jusqu'à la fin du siècle – moment où émerge une catégorie spécifique d'instituteurs laïques et autochtones – la figure de l'instituteur se confond avec celle du représentant de l'église. C'est que le monde rural n'accueillait que fort peu de gens venus d'ailleurs, et le mouvement des étudiants populistes n'est pas arrivé à toucher les campagnes reculées du centre de la Russie. La seule institution qui manifeste un intérêt pour cette région, c'est justement l'église, qui envoie ses missionnaires là où il y a des païens ou des infidèles à convertir. Dans un contexte où l'Etat ne dispose pas d'un réseau d'écoles, la plupart de celles qui fonctionnent sont nées sur la base de l'initiative privée : avec des moyens souvent restreints, le pope-instituteur investit dans cette activité beaucoup de son énergie. Il serait donc temps de réhabiliter, du moins partiellement, la figure du pope du XIXe siècle ou du moins de la nuancer : il y a eu certainement des personnalités dévouées et bienveillantes envers les enfants qui leur étaient confiés. Par ailleurs, un certain nombre de prêtres œuvrant en milieu autochtone avaient appris la langue de leurs ouailles, ce qui dénote en tout cas une insertion non négligeable dans le village et un minimum

¹ En russe : духовный регламент (Duhovnyj reglement).

d'intérêt pour les populations en question². De plus, de par sa fonction, ses tâches (entre autre la responsabilité de l'état civil et de ses archives) et ses possibilités, le pope était en bonne situation pour faire oeuvre d'ethnographe (Berdinskih 1999 : 135), ce qui explique que nous trouvons un certain nombre d'ecclésiastiques parmi les premiers connaisseurs du pays oudmour.

Il faut également signaler, pour ajouter à la complexité de l'image du missionnaire-instituteur, que dès la fin du XVIIIe siècle on trouve dans cette catégorie des autochtones, parmi lesquels nous trouvons par exemple le pope Fedor Ivšin, un Oudmour, supérieur du monastère St. Trifon à Vjatka dans les années 1820 (Luppov 1999 [1899] : 51).

Autre chose est l'usage qui était fait de cette motivation, voire de cette sincérité. Face à l'image de la fonction, les différences individuelles semblent s'estomper. Le prêtre représentait une force extérieure, ressentie de manière générale comme hostile *a priori*. Si la religion traditionnelle animiste est tolérante à l'égard des autres religions et peut par là-même les intégrer plus facilement que ne peuvent le faire des religions à dogmes constitués, le christianisme se veut exclusif : le pope, depuis 1740, est chargé par les dispositions gouvernementales de vérifier que les chrétiens se rendent à l'église, qu'ils se confessent et communient, qu'ils vivent une vie chrétienne (Luppov 1999 [1899] : 210) – il répond de ce que j'ai appelé précédemment "le contrôle de religiosité". Cela introduisait une gêne concrète dans la vie des gens, les empêchant de pratiquer des rituels auxquels ils tenaient, pesant lourdement sur leur budget déjà fort maigre. Cette image négative du pope est d'ailleurs celle qui a été transmise par les littératures autochtones dans les années 1920-30³ : même Luppov est obligé d'affirmer que les pratiques d'extorsion et de corruption de la part du clergé

"n'étaient pas un phénomène fortuit, il était plus ou moins général et permanent, et a été constaté non seulement chez les Votiaks, mais chez tous les autres nouveaux chrétiens" (Luppov 1999 [1899] : 217).

C'est cette expérience concrète et non des motivations idéologiques, comme l'époque soviétique s'est plu à le souligner, qui provoque l'indignation dans les villages. Il semble en même temps que le clergé inférieur, plus proche des paroissiens et moins exigeant, ait suscité moins d'animosité (Luppov 1999 [1899] : 219).

Le pope ou le missionnaire instituteurs animaient une école dont l'objectif était certes de donner aux élèves les rudiments d'une instruction, mais aussi et surtout de les éduquer dans l'esprit du christianisme. L'école était ainsi le porte-parole de l'orthodoxie. Si l'on tient compte du fait que tout se passait dans une langue non comprise par les enfants et que l'enseignement s'accompagnait d'une discipline sévère, il est compréhensible que celui-ci n'ait pas été populaire et qu'enfants et parents aient tout fait pour éviter une corvée dont l'utilité n'apparaissait à

² Ce que l'on ne pourra pas dire, plus tard, des représentants du parti communiste et des dirigeants soviétiques : après 1920, et à l'exception d'une louable tentative politique à la fin des années 1920 – début des années 1930, les cadres non-oudmourts ne parlent pas le slangues vernaculaires et l'idée qu'ils puissent l'apprendre semble incongrue.

³ Cf. le roman oudmour de Kedra Mitrej *Joug écrasant*, ou celui de l'écrivain mari Sergej Čavajn *Elnet*.

personne⁴. Par ailleurs les effets étaient souvent contraires aux résultats voulus : les personnes qui avaient étudié dans des écoles chrétiennes avaient tendance à s'éloigner du christianisme.

Mais à partir de la fin du siècle, l'approche de cette question est remise en cause à l'intérieur même de l'église, dont les positions sur la question allogène évoluent considérablement.

2. L'œuvre de N.I. Il'minskij (1822-1891)

Ce changement est l'œuvre d'un homme qui s'empare d'idées déjà présentes et en partie pratiquées avant lui et en fait un système qu'il parviendra à imposer. Cet homme, c'est Nikolaj Ivanovič Il'minskij. Nikolaj Il'minskij a été une personnalité de relief de son vivant, professeur à l'université de Kazan (1861) et à l'Académie Spirituelle de la même ville (1863) (Turkin 1993 : 144). En 1872 il a renoncé à sa brillante carrière universitaire pour se consacrer à l'éducation des peuples allogènes (Kreindler 1977 : 93). Cette mission l'a même conduit à renoncer à l'offre qui lui a été faite en 1881 d'être membre de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg (Lallukka 1987 : 150). Son œuvre est d'une importance telle que même l'historiographie soviétique n'a pu entièrement la dissimuler. Une chose est cependant frappante dans le traitement d'Il'minskij par les peuples, notamment les peuples finno-ougriens, de la Volga : tous soulignent l'importance de son rôle pour leur nation. Nous avons l'impression qu'Il'minskij a œuvré pour le développement des langues autochtones des peuples de la Volga en général et pour la leur en particulier. L'étude de son œuvre en soi montre cependant que tous ceux qui le réclament n'étaient pas pour lui situés sur le même plan. Ses priorités sont claires : il n'a pas travaillé "en général" sur les nationalités de sa région, il a travaillé en particulier sur l'une d'entre elle et c'est en généralisant son expérience qu'il en est venu à intervenir sur les autres.

a) Le spécialiste de l'Islam

Le jeune Il'minskij a acquis une formation de haut niveau : il avait étudié au séminaire de Penza les langues classiques, l'allemand, le français et l'hébreu. Mais il s'est rapidement spécialisé dans les deux langues et cultures les plus étroitement liées à l'Islam : le turc et l'arabe (Znamenskij 1892 : 13). Kazan, où il a poursuivi ses études, était au cœur du pays tatar. L'Islam reposait sur l'arabe et Il'minskij y étudie ces deux langues sous la direction du professeur Kazem-Bek qui lui donne même, en 1846, des cours privés (Idem 1892 : 22). Sa formation ne se limitait d'ailleurs pas aux langues, présentées sous leur forme littéraire plus qu'orale : le jeune Il'minskij devient un véritable spécialiste de théologie islamique. Cela lui sera directement utile à plus d'un titre et à plus d'une occasion, notamment lorsqu'il décide de se perfectionner en tatar sur le

⁴ Voulant démontrer l'inutilité de cet enseignement, Prokop'ev en vient affirmer que "la plupart des allogènes qui sont passés par ce type d'écoles sont devenus dans la vie des ivrognes, des corrompus, des chicaneurs bureaucrates" (Prokop'ev 1905b : 597).

terrain. C'est en 1847 qu'il va s'installer dans une sloboda⁵ tatare. Malgré de sérieuses difficultés de départ à se faire accepter, il arrive à susciter l'intérêt des habitants par sa connaissance de la langue et particulièrement par celle de l'arabe. Cela lui permettra d'approcher un célèbre mulla, qui l'hébergera dans une chambre de la medersa (Idem : 23-24). Il passera ainsi un an en milieu tatar, ce qui représente une approche déjà originale pour un jeune savant qui n'est pas encore missionnaire. Cette expérience le conforte dans une idée qu'il sera amené à développer plus tard : l'importance d'une connaissance profonde de la religion à combattre et du terrain concret sur lequel le missionnaire sera appelé à opérer.

Il obtient le soutien de ses autorités de tutelle : c'est ainsi qu'il est envoyé passer deux ans et demi en Orient, pour acquérir une maîtrise encore plus approfondie de la religion musulmane et de la langue arabe. Il passera un an au Caire, six mois à Damas, huit à Constantinople et quatre "à visiter des endroits intéressants du Moyen Orient". Il a pour mission d'étudier en profondeur l'arabe et le turc (d'abord en Egypte, puis à Constantinople), d'acquérir des bases de persan et d'hébreu, de travailler sur l'histoire de Mahomet, sur la doctrine et les sectes musulmanes, de préparer des instruments de lutte contre l'Islam, de collecter des ouvrages antimusulmans, d'étudier la pratique antimusulmane des missionnaires occidentaux, de visiter et de décrire les anciens temples et les anciens manuscrits (Idem : 82-83). C'est donc un programme hybride et extrêmement dense qui lui est imposé et qui fera de lui l'un des rares Russes ayant du monde islamique une approche aussi fine et cohérente.

C'est d'ailleurs une conception rigoureuse et exigeante qu'il s'efforcera de promouvoir à l'Académie destinée à former des missionnaires. Dès 1849, avant même son voyage en Orient, il avait proposé la mise en place d'une mission à Kazan, chargée de la formation en quatre ans des missionnaires : ceux-ci devaient maîtriser parfaitement l'arabe et le turc, connaître l'Islam, avoir suivi un cours d'étude comparative des dialectes turco-tatars, avoir travaillé en détail le Coran et les textes fondateurs de l'Islam, son histoire ainsi que sa critique philosophique et religieuse (Idem : 76, 78). Responsable du département "antimusulman", il met en place dès son retour un cursus ambitieux, prévoyant aussi bien une étude approfondie de l'arabe et de la doctrine islamique que la pratique du tatar vivant, grâce à un "lecteur" tatar appointé à cet effet. Cursus trop exigeant peut-être, au moins pour ceux qui estimaient que les missionnaires ne devaient pas compter sur leurs connaissances, mais sur leur foi. Il'minskij voit à plusieurs reprises ses entreprises bloquées par les autorités, qui estiment dangereux de trop bien former les missionnaires... Une note du recteur de l'académie, datée de 1858, illustre bien ce décalage :

"Le département chargé de la formation des missionnaires contre l'islam est divisé en deux chaires : dans l'une on étudie l'arabe et le tatar, dans l'autre le Coran avec tous les détails de la théologie musulmane. Ainsi le Coran devient-il une science à part, il est transformé en système et étudié de manière plus détaillée et approfondie que toutes les confessions chrétiennes autres que l'orthodoxie. C'est un travail non seulement superflu et regrettable, que l'islam ne mérite ni ne justifie nullement, mais aussi dommageable, car il éloigne les étudiants du but que s'est fixé cette chaire, à savoir amener ses étudiants à convertir les musulmans au christianisme et non pas ériger l'Islam en système" ... (Znamenskij 1892 :125).

⁵ Faubourg.

Deux jours plus tard, Il'minskij est muté à la chaire de mathématiques et ne garde de ses attributions précédentes que l'enseignement du tatar. Il décide alors de quitter l'Académie et travaillera deux ans comme fonctionnaire à la commission frontalière d'Orenburg, malgré les interventions du Saint Synode auprès du recteur pour le faire rappeler (Idem : 126-127). Il faut sans doute replacer cet épisode dans les débats internes à l'église, au sein de laquelle l'Académie de Kazan était connue comme un "foyer de libéralisme", laissant un large choix aux étudiants, et surtout, préconisant un christianisme "moderne", intégré dans la vie de la société. C'est contre cette tendance que l'archimandrite Ioann est chargé en 1857 de rétablir l'ordre (Freeze 1988 : 116-117).

Enseignant à l'Université de Kazan à partir de 1861, Il'minskij est rappelé à l'Académie en avril 1863 (Znamensij 1892 : 155). En 1864, une nouvelle fois, la direction s'en prend à la section "antimusulmane" et tente de réunir l'enseignement de l'arabe et celui de l'Islam, privant ainsi Il'minskij d'un collaborateur. Elle devra pourtant reculer face à son opposition résolue (Znamenskij 1892 : 177-178). Une réforme du même genre sera finalement adoptée en 1870 et Il'minskij quittera alors définitivement l'Académie (Znamenskij 1892 : 275). Il reste professeur extraordinaire à l'université : il y joue un rôle actif et collabore à la rédaction des *Nouvelles* et des *Notes* - publications scientifiques de l'institution - entre 1867 et 1872 (Idem : 147).

En majorité musulmane, la population tatare ne l'était pourtant pas totalement : il y avait des villages entiers de Tatars qui avaient été convertis au christianisme à diverses époques. Ce qu'avait pu être leur conversion, Il'minskij n'était pas sans le savoir : leur connaissance du christianisme était la plupart du temps extrêmement réduite⁶. Cela explique les vagues d'apostasie qui avaient lieu régulièrement, lors des périodes de regain de l'activité prosélytiste des mullas : il y en a eu dans les années 1820, 1840, puis en 1865-66, en 1871, en 1881⁷ (Il'minskij 1895 : 263). Ce fait, et l'abandon dans lequel l'église orthodoxe laissait ces populations considérées - à tort - comme définitivement acquises au christianisme, a poussé Il'minskij à établir une claire stratégie d'intervention en milieu tatar : priorité est donnée aux chrétiens. Il s'en explique :

"Si la Providence tôt ou tard conduit nos musulmans à la connaissance et à l'adoption des vérités chrétiennes, les Tatars baptisés sont les mieux placés pour servir de médiateurs. Il faut veiller à ce qu'ils assimilent la doctrine chrétienne, qu'ils se l'approprient de leur cœur et de leur esprit, afin que le christianisme devienne pour eux une question vitale - alors ils pourront eux-mêmes transmettre à leurs voisins musulmans la foi chrétienne, aussi bien par le dialogue que, plus important encore, par leur exemple vivant" (Il'minskij 1870 : 14).

⁶ La christianisation consistait, observe Il'minskij, "à leur apprendre quelques prières indispensables, le signe de la croix et quelques rituels orthodoxes ; de conviction, d'enseignement chrétien solide et profond s'adressant au cœur et à l'intelligence des allogènes, afin que leur conversion soit une véritable renaissance dans leurs émotions et dans leurs pensées, il n'en était pas question" (Il'minskij 1895 : 270).

⁷ Lucide, Il'minskij résume la situation de la sorte : "Chez nous l'instruction affaiblit la foi, chez les musulmans, elle la renforce. Une lutte dans laquelle l'une des parties est indifférente et apathique et l'autre convaincue et énergique se termine toujours par la victoire de l'énergie et de la conviction. L'idée de la liberté de conscience, si répandue, renforce les prétentions des renégats, de tous ceux qui pensent autrement, et affaiblit les Chrétiens, considérés comme la partie officielle et dominante" (Il'minskij 1895 : 274).

b) Le pédagogue

Pour assurer la pénétration du mode de vivre et de penser chrétien, Il'minskij comptait sur l'école. Mais l'école – il ne le savait que trop bien – pouvait faire tout autant de dégâts : il a donc tenté d'imaginer une école idéale et de mettre ce projet en oeuvre. C'est ce qu'il fait avec l'école de Kazan pour les Tatars convertis, qui servira de modèle aux élèves du séminaire. C'est la description du fonctionnement de cette école, ouverte après une année expérimentale en 1864⁸ et animée par l'instituteur tatar Timofeev, qui permet de cerner au plus près les conceptions et les objectifs d'Il'minskij en matière scolaire. Cette école a été d'ailleurs le meilleur argument en faveur des méthodes proposées par Il'minskij : visitée en 1866 par le ministre de l'Education Nationale, elle a vu passer de nombreux membres de la famille impériale, voire l'empereur lui-même, qui s'y est rendu le 27 août 1871. Au terme de cette visite l'empereur aurait dit :

“Je suis très content que ces enfants fassent leurs études ici, et je suis convaincu qu'ils sortiront de cette école bons chrétiens” (Znamenskij 1892 : 209).

Une école basée sur la religion

Il'minskij considérait que l'école devait répondre aux aspirations religieuses naturelles

“des Tatars baptisés et des autres allogènes, et de manière générale des gens simples” :

c'est faute de réponses satisfaisantes qu'ils se tournent vers d'autres religions – il suffit, pour assurer sa prédominance, que l'orthodoxie se présente à eux sous une forme accessible et attrayante.

“C'est pourquoi l'enseignement doit être avant tout orthodoxe et chrétien, religieux et moral” (Il'minskij 1867 : 325).

Cela répond aux désirs des mères :

“Il faut noter que les femmes, les mères des élèves, attendent de l'école uniquement un enseignement religieux, alors que les pères, dans une perspective semble-t-il utilitaire, insistent sur la nécessité que leurs enfants maîtrisent bien le russe écrit et oral. Notre école, dans la mesure du possible, répond à ces deux demandes, mais surtout à la première” (Idem : 323).

Pour lui,

⁸ Elle a été financée par des oeuvres caritatives, qui ont permis, avec un budget de 159 roubles et 15 kopecks, de louer un appartement et de le meubler, ainsi que de se procurer les matériaux nécessaires pour travailler (Il'minskij 1867 : 296).

“les connaissances en soi, en tant que sélection de faits confirmés, sans la pénétration d’idées éthiques, ne sont pas sympathiques, elles peuvent aboutir à développer l’égoïsme. La religiosité doit être l’âme de l’éducation, son fondement. L’inspiration religieuse et morale donne vie et énergie même aux activités scientifiques” (Znamenskij 1892 : 297).

Les écoles d’Il’minskij sont donc nettement religieuses. Un instituteur, dit-on, sera un jour sanctionné dans une école marie pour avoir substitué un manuel d’Ušinskij aux lectures religieuses obligatoires (Efirov 1948 : 19). Cette orientation cependant aura tendance à s’estomper avec les années. C’est ainsi que, plus de quinze ans après l’affirmation des principes exprimés ci-dessus, dans un article en défense du système Il’minskij, Miropiev affirme que l’essence de ce système tenait à la langue d’enseignement et que les écoles n’étaient chrétiennes que parce qu’elles étaient destinées aux Tatars déjà christianisés (Miropiev 1908). Il y a donc eu en quarante ans une nette évolution, qu’Il’minskij lui-même n’avait manifestement pas prévue.

Une école locale et familiale

Il’minskij est conscient des faiblesses des grosses structures accueillant des enfants de diverses nationalités sans que le corps enseignant ne connaisse toutes les langues des élèves⁹, et il sait que les parents sont sceptiques à l’égard des institutions collectives. L’école à son avis doit être située sur le lieu même d’habitation des populations, de sorte

“qu’elle soit en permanence visible aux yeux de tous, que les élèves soient sans cesse sous le regard de leurs parents et vivent dans leur famille, ne se rendant à l’école que pour les cours. S’ils fréquentent l’école chaque jour, ne serait-ce qu’un peu, ils recevront son enseignement avec plaisir et diligence, et ils pourront tout de suite transmettre leurs connaissances à leurs parents. La lecture des récits des évangiles et de la Bible, édifiants et émouvants, ainsi que le chant des prières et des hymnes, qui touche le cœur des auditeurs sont les éléments qui impressionnent le plus favorablement la population allogène. Nous avons ainsi un outil missionnaire sui generis, plus agissant que les conversations des missionnaires avec les allogènes (...)” (Il’minskij 1898 : 194).

L’école doit être de préférence privée :

“Les écoles privées ont plus de succès auprès du peuple que les écoles d’Etat. Entre autres, ces dernières ne sont pas pratiques, car leur statut ne leur permet pas de s’adapter de manière souple et progressive aux exigences, aux coutumes, aux conceptions et aux inclinations des gens simples” (Il’minskij 1867 : 326).

Contrairement aux grosses institutions, les écoles locales reposent sur une unique personne, dont l’activité, visible aux yeux de tous, suscite automatiquement la confiance (Idem : 327).

En fait, l’école doit être un noyau permettant la diffusion des idées chrétiennes : non seulement elle forme des chrétiens, mais elle forme des jeunes qui eux-mêmes diffusent – naturellement et sans efforts – leurs acquis autour d’eux, à leur famille et à leur village. C’est ainsi

⁹ Il exprime ces idées en commentant l’ouverture d’une école “centrale” à Khabarovsk dans une lettre au procureur suprême Pobedonoscev (Il’minskij 1898 : 194).

que les adultes écoutent avec curiosité les lectures des enfants et qu'ils vont jusqu'à solliciter les élèves :

“Nos jeunes sont souvent invités à lire et à chanter dans la rue et dans les maisons. Un élève de Vladimirova a appris à lire à son petit frère et à un autre jeune parent ; un autre élève, Boris, du village de Nikoforova, a appris à lire à un enfant du village de Vladimirova, à qui il avait rendu visite” (Il'minskij 1867 : 297).

Une atmosphère non formelle

Le principe de contrainte est considéré par Il'minskij comme négatif : dans l'organisation de l'école tatare, notamment dans les débuts, pleine liberté est donnée aux parents d'amener leurs enfants à l'école au moment choisi par eux et de les reprendre quand bon leur semble (Il'minskij 1867 : 265). C'est ce que montre le tableau suivant :

	septembre	octobre	novembre	décembre	janvier	février	mars	avril	mai
1864-65	3		8	2	4	1	2		
1865-66	21	17	3		2				
1866-67	21	12	13	11	4	1	10	1	

Source : Il'minskij 1867 : 295-300

L'école doit être un lieu agréable pour l'enfant – le fonctionnement en petits groupes, avec des relations individuelles avec l'instituteur, permet d'éviter les abus d'autrefois :

“Dans cette école il n'y a pas de discipline artificielle et formelle, pas plus que de punitions corporelles et autres. La simplicité des relations s'étend aux parents et aux autres Tatars baptisés, qui peuvent venir directement à l'école et y séjourner deux ou trois jours (...) : cette accessibilité confirme la bonne réputation de l'école” (Il'minskij 1867 : 320).

Par ailleurs Il'minskij tient à ce que l'école soit agréable à tous les enfants :

“nos élèves issus d'autres tribus, par exemple le Tchérémissé Ibraj, arrivé l'année dernière, ou le petit Russe Petr, (...) ne font l'objet de la part de la majorité tatare ni de violences physiques ni de moqueries” (Idem : 323).

Dans la mesure du possible Il'minskij tente même dans ce cas de faire appel aux langues maternelles. Il observe, à propos du jeune Mari Ibraj Abdulov :

“J'ai fait deux fois une expérience, en lui demandant d'accompagner la lecture d'expressions tatars par leur traduction littérale orale dans sa langue maternelle, le tchérimisse.

Je voulais qu'il formulât dans sa langue les nouveaux concepts et les nouvelles connaissances au fur et à mesure de leur apparition, de manière à les assimiler mieux, plus en profondeur" (Il'minskij 1867 : 300).

On peut se demander si ces bonnes intentions ont toujours été suivies d'effet et si ce n'est pas là un argument de propagande plus qu'une réalité quotidienne. Ce qui est un fait, c'est qu'Il'minskij investit dans la visibilité. Il n'est pas favorable, toutes les fois que c'est possible, au régime de l'internat : que les enfants rentrent chez eux le soir, qu'ils racontent ce qu'ils ont vécu dans la journée, et l'efficacité de l'école n'en sera qu'accrue auprès de l'ensemble de la population. Il est significatif de noter que l'école d'Il'minskij est une école boule de neige : les jeunes qui y sont formés retournent chez eux et se mettent à enseigner sur le modèle de leur maître. Comme tous ne peuvent pas envoyer leurs enfants à Kazan, de nombreuses écoles en liaison avec celle de Kazan sont créées dans les localités : une école de filles dès octobre 1865 au village de Nikoforovka, animée par Fedora, une élève de Timofeev, une école à Arniaši animée par un autre élève de Timofeev, Jakov Dmitriev, âgé de 18 ans (Il'minskij 1867 : 307-311).

Un instituteur-directeur disponible et de même nationalité que ses élèves

Vasilij Timofeev, l'animateur de cette école, un Tatar chrétien, est pour Il'minskij le modèle de l'instituteur : il s'est entièrement dévoué à son travail¹⁰. Il'minskij estime qu'il ne faut pas attendre que les gens choisissent eux-mêmes la voie de l'instruction :

"il faut que des personnes dévouées à la cause de l'instruction du peuple et en ayant la vocation soient présentes dans la population et graduellement, sans le moindre formalisme, entreprennent d'enseigner. La curiosité inhérente aux enfants sera obligatoirement éveillée par un tel enseignant et les parents, voyant que l'enseignement fonctionne et que l'orientation des cours est bonne et édifiante, manifesteront de la sympathie envers cette entreprise et la soutiendront activement" (Il'minskij 1867 : 327).

Tout d'abord, Timofeev est lui-même tatar. Il s'adresse aux enfants dans leur langue non seulement en classe, mais dans l'ensemble de la vie scolaire. Il leur assure ainsi un cadre parafamilial qui les sécurise et les met en confiance. Ensuite, il est en mesure de répondre de manière adéquate à leurs problèmes d'apprentissage du russe et de leur expliquer les textes étudiés de manière intelligible.

Ce point est pour Il'minskij essentiel, car c'est l'un des éléments de la confiance :

"naturellement, [ces enseignants] bénéficient de la confiance et de la sympathie de la société à laquelle ils appartiennent" (Il'minskij 1867 : 326).

¹⁰ Il'minskij d'ailleurs donne l'exemple : il hébergeait régulièrement chez lui des élèves de l'école tatare (Lallukka 1987 :150).

C'est d'ailleurs l'un des points sur lesquels il est le plus attaqué, ses opposants redoutant cette promotion des autochtones et la conscience nationale qui pourrait en découler (Uvarov 1983 : 65).

Ensuite, il est totalement dévoué à sa tâche. Non seulement il loge dans l'école et la gère intégralement, mais il consacre ses vacances d'été à faire le tour des villages pour recruter des élèves pour l'automne. Il est connu ainsi des parents, qui ne confient pas leurs enfants à une institution anonyme, mais à une personne précise, à l'un d'entre eux, à quelqu'un qui parle leur langue. Au retour, les enfants peuvent leur lire ce qu'ils ont appris et comme les parents sont eux aussi en mesure de suivre les études directement, ils sentent l'utilité de l'entreprise. Il'minskij décrit ainsi le rôle de Timofeev :

“Il est en contact avec les élèves comme un frère aîné, avec lequel les relations sont simples et sincères, tout en étant respectueuses” (Il'minskij 1867 : 323).

Un enseignement limité, mais basé sur la compréhension

L'enfant doit comprendre ce qu'il étudie. Par ce principe, Il'minskij déclare la guerre à l'ancienne méthode de la répétition indépendante du sens. Même la très officielle histoire de la littérature oudmourte doit le reconnaître :

“Le système Il'minskij ne reposait pas sur le bachotage, mais sur la compréhension et sur l'assimilation en profondeur des notions étudiées” (Istorija I 1987 : 22-23).

Il'minskij note en effet que la plupart des élèves qui viennent d'écoles russes et qui sont censés parler russe ne comprennent pas le sens de ce qu'ils lisent ; l'instituteur commence alors par les faire lire en tatar, pour qu'ils apprennent à comprendre, avant de repasser à l'apprentissage du russe (Il'minskij 1867 : 321). L'esprit dans lequel l'enseignement fonctionnait est clairement illustré par les programmes.

Dans l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, les lettres de l'alphabet sont enseignées dans un ordre libre, de manière à ce que l'enfant puisse les identifier indépendamment de leur place dans le paradigme de l'alphabet.

“Pour que les élèves n'apprennent pas par cœur les textes à lire, au détriment de la pratique de l'art de la lecture, il ne leur est pas permis de répéter longtemps les mêmes lignes (...)” (Il'minskij 1867 : 320).

C'est ainsi qu'on lit l'abécédaire une première fois, puis une deuxième. Ensuite sont abordées différentes œuvres religieuses, pour aboutir à l'évangile de Matthieu. Une fois que ces livres auront été lus,

“l'élève pourra sans difficulté lire des ouvrages en russe, ne se trompant que sur l'accent et sur les phonèmes divergents en russe et en tatar” (Idem: 321).

L'enseignement du russe est présent et important. Mais Il'minskij ne lui accorde en tant que tel qu'une place seconde :

“le principal intérêt de la formation des allogènes n'est pas l'apprentissage du russe, mais le développement de concepts universels, de principes et de convictions éthiques ainsi que de sympathies russes ; le russe en soi a une importance secondaire, quoique non négligeable” (Znamenskij 1892 : 292).

Dans l'enseignement du russe, l'un des textes de base est le conte de Puškin *Le pêcheur et le petit poisson* : la lecture est suivie d'une traduction orale dans la langue maternelle des élèves. Le même système est appliqué à la lecture des évangiles et les élèves apprennent à traduire, au bout du compte, en tenant compte de la syntaxe tatare. Les élèves, au bout d'une initiation, travaillent avec un enseignant russe, M. Krylov, qui leur raconte des histoires, leur demande de les répéter oralement, puis de les consigner par écrit (Il'minskij 1867 : 322).

En géographie, les élèves travaillaient à partir de cartes, d'un atlas et d'un globe ; l'enseignement prenait la forme d'un voyage par les mers et les fleuves du monde. En revanche, l'arithmétique se limitait à la connaissance des chiffres. La matière intitulée “loi divine” était particulièrement importante : Timofeev racontait des histoires bibliques, expliquait l'histoire des fêtes religieuses et enseignait le chant liturgique orthodoxe, un peu en russe, mais surtout en tatar (Idem : 322).

Il'minskij n'a pas l'intention de former des intellectuels, ni de développer outre mesure la culture générale des élèves : l'école n'est pas un outil de promotion sociale destiné à faire sortir le paysan de sa condition. Il ne s'agit donc pas dans les programmes de multiplier les matières de culture. Ceux qui voudront aller plus loin auront la possibilité de devenir eux-mêmes instituteurs : tel est l'itinéraire qui leur est réservé.

Pour l'instant, l'essentiel est qu'ils comprennent tout ce qui leur est enseigné.

“Le premier éveil de pensées et d'un sentiment religieux chrétiens n'est possible que si les élèves comprennent entièrement les leçons qui leur sont proposées et cela n'est possible que dans leur langue maternelle” (Il'minskij 1867 : 326).

Cela est important même quand les élèves comprennent le russe :

“il faut observer que les émotions religieuses sont incomparablement plus fortes et plus profondes quand les allogènes écoutent la proclamation des vérités chrétiennes dans leur langue, accessible à tous, plutôt qu'en russe, quand bien même cette langue leur serait plus ou moins familière. C'est que la langue maternelle parle directement au cœur” (Idem : 326).

L'emploi maximum des langues maternelles des enfants dans l'enseignement

Utilisant un raccourci qui révèle bien ses priorités, Il'minskij explicite en 1868 les deux piliers de son système :

“1) la langue maternelle, la plus juste, celle du peuple et 2) un enseignant de la même origine que les élèves, un allogène.” (Uvarov 1982 : 8).

Le premier point est d'une importance telle, qu'il convient de lui consacrer un chapitre à part entière.

c) Le promoteur des langues vernaculaires

“La pensée d'un peuple et toute sa perception du monde s'expriment dans sa langue. Qui maîtrise la langue des autochtones comprend, ne serait-ce que d'instinct, leur perception du monde. Qui parle avec eux dans leur langue se fait facilement comprendre et peut convaincre, car avec leurs paroles, il utilise aussi des éléments de leur pensée à eux” (Il'minskij 1863 : 141).

Cette idée, exprimée ici à un grand niveau de généralité, Il'minskij l'applique très directement à l'œuvre missionnaire en tatar :

“Il ne faut pas laisser échapper la seule arme efficace, la langue tatare. La langue maternelle constitue l'essence de la nature spirituelle de l'homme et du peuple, et c'est notre outil le plus puissant de rééducation et de formation. Elle seule peut mettre en mouvement le peuple comme une masse, de manière efficace, fondamentale, et non superficiellement. En revanche, jamais une langue étrangère se sera en mesure de faire du christianisme un acquis pour toute la population” (Il'minskij 1870 : 15).

C'est à n'en pas douter son expérience tatare qui a fait réfléchir Il'minskij sur la question des langues. Son intérêt pour le tatar n'était pas abstrait : il s'intéressait aux Tatars en chair et en os, à la langue qu'ils parlaient. Il l'avait d'ailleurs acquise remarquablement bien et n'hésitait pas à la parler. Son sens des réalités n'avait pas manqué de lui faire sentir le caractère artificiel de la communication en langue étrangère et il avait dû sentir dans les villages tatars à quel point le russe, idiome doublement étranger, parce que différent et porté par le pouvoir, était peu adapté à sous-tendre l'œuvre missionnaire.

De plus le travail avec les Tatars l'obligeait à prendre acte d'un autre fait caractéristique : les Tatars musulmans vivaient leur religion non pas dans leur langue, mais en arabe. Il'minskij percevra là une possibilité réelle de marquer des points par rapport à la religion rivale : et si l'orthodoxie s'adressait aux Tatars non point en russe, non point en arabe, mais en tatar, dans leur langue à eux ? Peu importe que le tatar soit “par nature une langue non chrétienne” et qu'il soit difficile de l'utiliser pour rendre avec précision des textes chrétiens... Il y avait là une possibilité de pénétrer très profondément l'univers mental de chacun et de gagner une religiosité fondée sur la conscience individuelle et non sur la simple tradition.

C'est d'ailleurs là l'originalité du système d'Il'minskij : la langue maternelle doit constituer le noyau de la stratégie missionnaire. Cela a de nombreuses conséquences : les missionnaires

doivent la maîtriser, elle doit donc faire partie de leur formation ; elle doit être l'outil principal de l'école, pour toucher les enfants et par leur intermédiaire les parents ; elle doit permettre de diffuser les fondements de la foi et donc être utilisée dans des traductions ; enfin tout ceci demande des outils spécifiques – manuels, livres de lecture, qu'il va falloir établir.

L'objectif d'Il'minskij n'est pas de promouvoir les langues nationales en soi ou de permettre l'émergence de cultures autonomes : il n'est par le précurseur des apôtres des identités nationales, ce n'est pas un idéologue des nationalités ni un militant de l'instruction tous azimuts des allogènes¹¹. C'est un missionnaire. Il prend acte de l'existence de ces peuples et ne s'attend pas à leur disparition à courte échéance. C'est pourquoi il entend prendre en compte ces langues telles qu'elles sont. Il'minskij ne se pose donc pas la question de fabriquer une langue littéraire unifiée plurifonctionnelle, mais d'utiliser les langues telles qu'elles se parlent, avec leurs variantes dialectales, comme outils de communication. D'ailleurs Il'minskij ne songe nullement à exclure le russe de son enseignement : il doit être introduit assez vite et enseigné sur la base de la langue de l'apprenant, avec une véritable démarche de comparatiste, à partir de l'analyse des similitudes et des divergences. C'est pourquoi la question de l'alphabet est résolue dans le sens de l'alphabet cyrillique.

Il faut d'ailleurs reconnaître que le tatar, sur lequel Il'minskij travaille tout d'abord, est particulièrement mal desservi par l'alphabet arabe : l'utilisation du cyrillique était en comparaison un pas en avant considérable¹². Il'minskij a beaucoup réfléchi sur la question de l'alphabet : fallait-il adopter l'alphabet arabe, utilisé par les élites musulmanes ? Il a fait son choix et s'en explique :

“Je suis convaincu que le christianisme est incompatible avec toute autre culture, et entre autres avec la culture musulmane. (...) Le peuple, les gens simples, directs et naturels, adoptent sincèrement et avec zèle le christianisme, alors que les classes cultivées ne l'acceptent pas ou bien essayent de l'imprégner de leurs idées. Et comme la langue simple parlée par le peuple reflète la nature de celui-ci, nous avons adopté dans nos traductions la langue du peuple et nous en avons écarté les termes arabes, porteurs de la culture musulmane. Et comme l'alphabet est un élément de la culture, l'alphabet arabe me paraît en l'occurrence inacceptable pour les livres chrétiens à l'intention des Tatars” (Il'minskij 1870 : 13).

Plus précisément, le lien entre la religion et l'alphabet est un lien organique – c'est d'après cette loi qu'Il'minskij fait son choix :

“nous nous efforçons d'apprendre aux Tatars baptisés l'alphabet russe afin de les rattacher non point à Mahomet, mais à leur église-mère, en l'occurrence, pour eux, l'église russe” (Idem : 9)¹³.

¹¹ En 1871 la question est posée d'admettre les allogènes dans des instituts d'enseignement supérieur, tels que les séminaires et les académies religieuses. Le conseil de la confrérie, dirigé par Il'minskij, donne un avis négatif : ce serait un poids trop lourd pour la foi des allogènes... (Eman 1940 : 122).

¹² Ces considérations nous éclairent sur un point intéressant de l'expérience de latinisation des alphabets des langues turques, dont l'objectif était de supprimer l'alphabet arabe, l'alphabet cyrillique n'étant pas envisageable pour les bolcheviks, car il se rattachait étroitement à l'expérience missionnaire. Ce n'est pas tant la crainte du rejet des populations qui inspire cette attitude, c'est la vision des réformateurs eux-mêmes qu'ils transposent sur elles.

¹³ Notons déjà ici que cette idée, le lien entre l'alphabet et les croyances religieuses, sera largement reprise par les bolcheviks dans les années 1930, quand il s'agira de faire passer au cyrillique des langues qui avaient commencé leur histoire écrite avec l'alphabet latin ou qui l'avaient récemment adopté. Ce poids idéologique de l'alphabet – incarnant l'amitié avec le peuple russe, l'alphabet de Lénine et des pères de la révolution, est aussi prégnant plus tard que dans les réflexions tout à fait éclairantes d'Il'minskij.

Cet argument ne cessera d'être souligné par les apologistes du système Il'minskij. En 1908, Miropiev s'exprime en des termes qui déjà annoncent une terminologie plus tardive :

“La diffusion parmi nos allogènes de l’alphabet russe est pour nous d’une immense importance car (...) il induit également le **rapprochement**¹⁴ des peuples concernés, alors même que le peuple prédominant est celui qui fournit aux autres son alphabet. L’**union** de nos innombrables allogènes par un alphabet **commun**, l’alphabet russe, représente la transition la plus naturelle pour passer aux livres russes, à la langue russe, à la vision russe du monde” (Miropiev 1908 : 200).

C’est ainsi que l’alphabet, selon l’expression de Varhameeva, est censé servir de pont entre les langues vernaculaires et le russe (Varhameeva 1999 : 138). Enfin il faut noter qu’Il'minskij choisit pour la notation de ses textes le principe de la notation phonétique, telle qu’elle était en cours parmi les linguistes russes à l’époque (Saharnyh 2001 : 24).

Le système d’Il'minski a été officialisé à l’échelle de l’Etat en 1870 : malgré une farouche opposition, le ministre de l’éducation, D.A. Tolstoj, l’a fait sien au terme d’un processus qui avait commencé avec sa visite à Kazan en 1866. Tolstoj avait été sincèrement impressionné par le fonctionnement de l’école d’Il'minskij pour les Tatars baptisés :

“L’école fonctionne bien, tout laisse présager une grande réussite. Il faut espérer qu’on ne s’en tiendra pas là et qu’avec le temps de nombreuses écoles de ce genre seront créées : alors l’éducation des allogènes reposera sur des bases solides” (Il'minskij 1867 : 314).

Il chargera même une commission d’approfondir l’étude sur le système conçu par Il'minskij (Lallukka 1994 : 48).

d) L’organisateur

C’est certainement une des facettes les plus importantes de son œuvre : Il'minskij n’est pas seulement un idéologue ayant mis au point de grands principes, c’est aussi un organisateur qui veille jalousement à leur mise en œuvre. Par là même, il a une place à sa façon dans le système officiel de la Russie de son époque. Les chercheurs soulignent volontiers ses positions politiques conservatrices qui

“l’ont aidé à maintenir de bonnes relations de travail avec les principales autorités de son domaine, par exemple avec le procureur suprême du Saint Synode Konstantin Pobedonoscev et le ministre de l’éducation D.A. Tolstoj” (Lallukka 1987 : 159)

Il manifeste ses talents d’organisateur dès la mise en place du projet de création d’une Académie de formation des missionnaires, qui verra finalement le jour en 1854 et qui restera

¹⁴ C’est moi qui souligne.

toujours très chère à son cœur. Mais sa véritable œuvre d'organisateur, ce sera la mise en place de "son" système.

A partir de 1870, celui-ci, dit "système Il'minskij", est officiellement accepté par le ministère de l'éducation¹⁵ et Il'minskij a les mains libres pour en organiser la diffusion dans l'ensemble de la Russie. Partie du monde tatar en effet, son expérience s'est élargie aux autres nationalités de sa région, voire fort loin de sa région : il a très à cœur une mission dans l'Altaj et intervient également dans les affaires yakoutes¹⁶. Il est d'ailleurs en correspondance avec l'archevêque d'Irkoutsk, Veniamin, avec lequel il débat de la christianisation des Bouriates.

Deux institutions sont directement le fruit de son travail : d'une part la Confrérie saint Gurij¹⁷ avec la commission des traductions créée dans le cadre de celle-ci, et d'autre part l'Ecole normale pour les peuples allogènes à Kazan, ouverte en 1872.

La confrérie dite saint Gurij a été fondée le 4 octobre 1867, lors d'une nouvelle vague d'apostasie des Tatars (Kappeler 1994 : 226). Il'minskij estimait qu'il fallait aborder ce problème sur le fond et non pas se contenter de mesures policières ; il a joué un rôle essentiel dans la fondation de cette organisation. Le nom de celle-ci évoquait d'ailleurs la personnalité de l'igoumène Gurij, qui, ayant fondé le diocèse de Kazan, a entrepris la christianisation de la région par la conviction et non par la force. La Confrérie avait pour but de promouvoir l'usage des langues vernaculaires dans l'activité des missionnaires dans la région : les écoles fonctionnant selon les principes promus par Il'minskij étaient de son ressort, ainsi que les traductions dans les langues vernaculaires. Jusqu'en 1883 le président de la Confrérie était élu ; un changement dans les statuts fait qu'à partir de cette année-là cette charge est remplie par le vicaire de Kazan. C'est ainsi que se retrouveront à la tête de la confrérie des personnalités diverses et dont le niveau de motivation varie. En 1898 les statuts sont complètement refondus et prévoient que la moitié des membres soient nommés par le diocèse... (Mašanov 1905 : 503). C'est alors que s'amorce le déclin du prestige et de l'activité de la Confrérie.

La commission des traductions a été fondée le 18 mars 1868 (cf. annexe), en tant qu'organe de la Société Missionnaire auprès de la Confrérie de Saint Gurij. Elle était destinée à promouvoir l'édition de textes dans les langues des allogènes de Russie :

"sans ces livres, il n'y a pas de système Il'minskij",

notera un commentateur du début du siècle (Miropiev 1908 : 199).

Comme le montre le texte de fondation, chaque manuscrit devait être examiné par une commission ad hoc. Mais la pratique a montré combien il était difficile de rassembler des personnes vivant loin et surchargées d'obligations, ce qui a amené le conseil de la confrérie à nommer une commission permanente, chargée d'examiner les traductions dans toutes les

¹⁵ Par la circulaire du 26/3/1870 "Sur les mesures en vue de l'instruction des peuples allogènes de Russie". Mais en dépit des mesures adoptées cette année-là, la méthode Il'minskij n'a été appliquée que dans les régions où lui-même pouvait intervenir directement (Kreindler 1977 : 88).

¹⁶ En 1881, il reçoit des étudiants yakoutes et travaille avec eux la technique de la traduction (Il'minskij 1898 : 400)

¹⁷ En russe : Братство святителя Гурия (Bratstvo svjatelja Gurija).

langues et autorisée à prendre les mesures nécessaires pour avoir des avis compétents. Etaient membres de la commission Il'minskij lui-même, E.A. Malov et N.I. Zolotnickij. Ils examinaient les textes et rendaient compte au conseil de leurs résultats, tout en restant juges à part entière de la qualité des traductions (Il'minskij 1898 : 328). Ils avaient obtenu de ne pas être soumis à la censure de Saint-Pétersbourg et assuraient eux mêmes leur propre censure (Eman 1940 : 124).

Les membres de la commission ne connaissaient ni les langues finno-ougriennes ni le tchouvache. Ils confiaient les traductions avant tout à des étudiants dont la langue destinataire était la langue maternelle. Il'minskij n'a jamais traduit en oudmourt. En revanche, il a relaté des expériences concluantes sur une méthode dite de "l'interrogation aveugle"¹⁸. Eman cite ce qu'Il'minskij dit de cette expérience :

"Sans avoir bien étudié le tchouvache et n'ayant pas la moindre connaissance de votiak et de tchérimisse, j'ai essayé à titre d'expérience de transposer dans ces langues des récits extraits de l'histoire sainte et mes expériences, après vérification par des natifs, ont été trouvées satisfaisantes. (...) Je décide d'écrire en votiak un récit de l'histoire sainte. Je m'installe avec un Votiak... Je lui dicte en russe avec des mots précis et simples, avec des propositions courtes. Je dis une phrase, lui la répète en votiak, moi j'écris et ainsi de suite... Après avoir écrit de la sorte quelques lignes, une partie du récit formant un tout, je relis ce que j'ai écrit à mon collaborateur. Parfois les propositions, prises séparément, présentent une construction satisfaisante et juste, mais dans le contexte, en liaison avec le reste, elles sont maladroitement... Je travaille d'abord la clarté, l'intelligibilité. De plus je fais en sorte que l'ensemble soit fluide" (Eman 1940 : 1925).

Si Eman, particulièrement mal disposé envers Il'minskij, déduit de ce passage que telle était la méthode de traduction généralement utilisée par l'auteur, il faut tout de même relever dans le texte d'Il'minskij l'expression "à titre d'expérience". La correction et surtout l'intelligibilité des traductions étaient extrêmement importantes pour la commission ; ses membres tenaient à ce qu'elles soient dans une langue proche de celle qui était parlée par les gens. La méthode ici présentée ne pouvait être qu'une méthode d'appoint, qui a intéressé à *titre d'expérience* le polyglotte qu'était Nikolaj Il'minskij.

Les textes destinés aux allogènes étaient édités et réédités à plusieurs milliers d'exemplaires (Il'minskij 1898 : 325). Petit à petit, la commission a élargi ses compétences : fondée pour éditer exclusivement des ouvrages édifiants et religieux, elle a publié également des manuels, des grammaires, des dictionnaires, voire des échantillons de tradition orale – à l'usage des missionnaires (édités dans ces circonstances à 500-1000 exemplaires). Les statuts de la commission excluaient les traductions dans les langues mordves, dont les locuteurs étaient censés maîtriser tous déjà le russe. Mais elle finira par étendre son champ à ces langues, constatant sans doute que la russification des populations n'était pas si achevée qu'on voulait bien le dire (Idem : 325, 331). S'il est vrai que les quelques groupes mordves de la région de Kazan étaient effectivement fort russifiés ("mais pas entièrement", précise Il'minskij), l'essentiel de la population mordve, pour Il'minskij

¹⁸ En russe : слепой опрос (slépoj opros).

“a gardé encore bien des croyances anciennes et a mal assimilé le russe. Il y a des endroits où la majorité ne parle presque pas un mot de russe” (Il'minskij 1898 : 324).

En 1876, le métropolite Innokentij avait ouvert, toujours à Kazan, une commission auprès de la Société Missionnaire dont l'objectif était d'éditer des traductions dans les langues allogènes – elle s'est pratiquement fondue avec celle de la Confrérie. Or cette nouvelle commission avait des fonctions beaucoup plus larges que la précédente, puisqu'elle était chargée de couvrir les traductions dans des langues telles que le toungouse, le golde, l'ostiak.

Par ailleurs, dans les années 1880, Il'minskij est en correspondance régulière avec le procureur suprême du Saint Synode, Konstantin Pobedonoscev. Au cours de cette correspondance, non seulement il tient la plus haute autorité de l'Eglise au courant de l'état des missions, mais il sollicite de manière très précise son intervention et son soutien pour un certain nombre d'entreprises. Tout au long de cette passionnante correspondance, Il'minskij n'aborde pas que des problèmes concernant les populations allogènes : il travaille également à rectifier les traductions slavonnes des textes sacrés, lesquelles, à son avis, s'éloignent parfois beaucoup trop de l'original grec.

Comme pour son activité d'enseignant, Il'minskij a été en permanence au centre de polémiques, qui n'ont pas cessé avec sa mort, bien au contraire : tous ne voyaient pas d'un bon œil une telle place accordée à des populations subalternes, dont on encourageait les traits particuliers au lieu de procéder au plus vite à leur russification. On a même pu prétendre que la promotion des langues vernaculaires encourageait leur “séparatisme” (Prokop'ev 1905b : 600). Le développement d'un clergé autochtone froissait le patriotisme de certains¹⁹. Même des membres de la famille impériale sont entrés en discussion avec lui sur ce thème. Il est arrivé que l'activité d'édition en langues inconnues soit critiquée parce qu'échappant à tout contrôle (Il'minskij 1898 : 400). Pour certains,

“l'introduction des langues allogènes à l'école et à l'église cimente une ethnie au détriment du peuple et de l'Etat russe” (Il'minskij 1898 : 398).

A cela Il'minskij répond sans détours :

“Nous sommes devant un dilemme : si, par peur de chacune des nationalités, nous ne faisons pas de place aux langues allogènes à l'école et à l'église à un niveau suffisant pour garantir une assimilation solide, complète et convaincue de la foi chrétienne, tous les allogènes se fondront en une seule tribu, unie par la langue (tatare) et par la foi (musulmane). Si nous faisons appel aux langues locales, et même si nous soutenons chacune des nationalités, ce seront des nationalités diverses, minuscules, sans rapport avec le monde tatar et unies au peuple russe par la même foi. Choisissez !” (Il'minskij 1898 : 398-399).

Les tendances russificatrices apparaissent parfois à l'intérieur même de la Confrérie Saint Gurij, encore du vivant d'Il'minskij : c'est ainsi qu'au début des années 1890 le président du

¹⁹ “Aujourd'hui nous entendons des plaintes sur le fait que les diocèses se remplissent de prêtres allogènes, ce qui est censé peser sur le niveau de tout le clergé. Cette opinion, quelque peu qu'elle corresponde, à mon avis, à la réalité, peut cependant inquiéter le patriotisme russe de personnes peu familières de notre région” (Bobrovnikov 1905 : 177).

conseil de la Confrérie, l'archiprêtre Sergij met en cause le travail de la commission des traductions, trouvant que l'édition d'ouvrages dans les langues mordves et la publication de grammaires n'étaient pas conformes aux statuts :

"l'archiprêtre Sergij demande de pouvoir procéder à une transformation des écoles allogènes de la confrérie, afin d'y affaiblir et diminuer l'utilisation des langues allogènes et de passer au plus vite à la langue russe" (Idem : 332).

A ce faisceau d'accusations, Il'minskij répond volontiers en citant la phrase d'un rapport officiel de la Société Missionnaire :

"En dotant les missions, les paroisses allogènes et les écoles missionnaires de ses éditions, la commission des traductions rend un service particulièrement important au développement de la cause missionnaire en Russie" (Idem : 325).

Pour mettre en œuvre son programme, il lui fallait des maîtres particulièrement formés : Il'minskij obtiendra en 1872 l'autorisation d'ouvrir à Kazan une école normale "spécialisée" dans la formation des maîtres pour les écoles allogènes. Elle est inaugurée le 26 octobre 1872. En 1877, une réforme ajoute une classe préparatoire et met en place un système d'études en quatre ans. Les étudiants y étaient dans leur quasi-totalité (et les Oudmourts en totalité) d'origine paysanne²⁰. En 1904, y faisaient leurs études 26 Mordves, 22 Tatars, 17 Maris, 15 Oudmourts, 2 Komis et 1 Mansi (Kappeler 1994 : 226). Au moment où le séminaire sera fermé, en 1919, 1500 personnes y avaient acquis une formation : 686 Russes, 243 Tatars, 179 Tchouvaches, 128 Maris, 110 Mordves, 70 Oudmourts et 36 Komis (Permiaks et Zyriènes ensemble) (Lallukka 1990 : 57) (cf. annexe). Il'minskij restera directeur de l'école jusqu'à sa mort, en 1891.

Face à ceux qui,

"impatiens et ardents, voudraient agir tout de suite et sont mécontents de succès trop lents",

Il'minskij ne s'est pas lassé de répéter que c'était

"une question de temps, qu'il ne fallait ni se presser ni accélérer le rythme des processus, de peur de tout abîmer" (Il'minskij 1898 : 179),

sa voie étant l'unique possible, l'unique susceptible de porter vraiment des fruits ; c'était une voie longue, dont les résultats se verraient au fil des générations. Voyons plutôt :

"Il ne faut pas douter de la justesse, de l'efficacité de ces moyens, mais il ne faut pas non plus attendre, voire exiger d'eux qu'ils opèrent vite ; d'autre part, il ne faut pas conclure à leur inutilité en constatant que leurs effets positifs ne se manifestent ni rapidement ni puissamment. Il faut admettre l'idée que ces moyens sont vraiment efficaces et fonctionnels, mais qu'ils agissent progressivement et lentement, comme tout processus organique et vital."

²⁰ En 1878, 29/32 parmi les diplômés, en 1880, 158/165 parmi les étudiants. En 1907, les enfants de paysans formaient 97%, en 1908, 96%, en 1915 100% (Kutjavin 1984 : 63).

Il'minskij croyait alors sans doute qu'il y avait le temps. Cette perception changera avec le XXe siècle.

e) L'œuvre d'édition

Pour accomplir l'œuvre entreprise, il fallait non seulement des structures et des gens, mais aussi des outils de travail : abécédaires pour apprendre aux enfants à lire, livres de lecture pour les entraîner aux techniques acquises. De plus, l'utilisation des langues vernaculaires à grande échelle, notamment dans le culte, impliquait de doter ses ministres de textes sacrés dans les langues locales. Il'minskij n'est pas le premier à avoir pris conscience de cette nécessité. Un oukase de 1803 prévoyait bien de faire traduire les textes principaux. Mais les effets ne s'étaient fait sentir qu'avec beaucoup de retard. Il'minskij est le premier qui systématise ce travail et arrive à assurer des publications régulières dans des délais acceptables.

Son expérience de traduction en tatar remonte à la fin des années 1840 : c'est en 1847 que l'Empereur donne ordre de traduire en tatar les ouvrages essentiels de la religion orthodoxe. Il'minskij n'est encore que l'assistant du professeur Kazem-Bek, qui est chargé des traductions de la liturgie et d'un recueil de prières ainsi que de revoir la traduction du Nouveau Testament. Il'minskij ne connaît encore que le tatar cultivé pratiqué par Kazem-Bek (Znamenskij 1892 : 33). Les traductions qu'ils proposent sont écrites dans cette langue, qui contenait beaucoup d'éléments arabes et persans, incompréhensibles à l'ensemble des paysans tatars. Son jugement sur ses traductions de l'époque est d'ailleurs assez sévère :

“nos traductions (...) étaient livresques, elles rendaient les expressions en rapport avec la religion par des termes arabes et persans et étaient écrites en caractères arabes” (Il'minskij 1898 : 329).

C'est à partir de 1862 que les traductions tatares ont repris,

“d'après un système nouveau, vivant et populaire, qui s'est affirmé et confirmé dans les années 1870 auprès de la Confrérie” (Idem : 330).

Quel est ce système ? Donnons la parole à Il'minskij :

“ Nous traduisons les livres chrétiens en tatar populaire, c'est à dire en employant exclusivement les mots utilisés par le peuple tatar ; en matière d'étymologie et de syntaxe, nous suivons les règles du parler populaire ; les noms propres sont écrits d'après leurs prononciation russe, orthodoxe ; nous faisons appel aux lettres russes et non arabes. (...) Pour transmettre les concepts chrétiens de la manière la plus accessible et la plus commode pour les masses de la population tatare baptisée, nous prenons la langue tatare sous sa forme actuelle, telle qu'elle est en vigueur dans la population. Nous ne recherchons pas la pureté archéologique de la langue. (...) Dans les traductions, il n'y a pas que les mots, il faut que le discours soit construit du point de vue logique et syntaxique dans l'esprit de la langue tatare (...). Cette langue accepte particulièrement mal les images de l'hébreu et du grec sous leur forme poétique. Dans ces cas nous faisons appel à

des périphrases, procédé largement utilisé dans nos traductions (...) Outre les traits d'accessibilité et de clarté, nous accordons beaucoup d'attention à l'impression produite. Alors qu'une langue morte, étrangère, comme le latin chez les catholiques voire notre slavon, ne peut pas impressionner, pas même une personne instruite le maîtrisant, la langue vivante dans le peuple, de par sa proximité directe avec la conscience et avec la pensée, doit d'emblée exercer une influence forte et décisive. Donc tout ce qui peut laisser au lecteur tatar une impression désagréable, voire le surprendre, ne doit pas être toléré, notamment dans les traductions des textes sacrés. (...) De manière générale, nous nous en tenons à un principe non point mécanique mais, pourrions-nous dire, psychologique ou subjectif" (Il'minskij 1870 : 4-6).

Son premier souci porte sur la qualité des traductions. Il est en mesure de juger personnellement les traductions du tatar et se montre extrêmement pointilleux. Il a été amené à plusieurs reprises à rejeter des traductions qui, à son avis, péchaient par formalisme. De manière générale, il ne recommande pas de confier à des autochtones la tâche de traduction, estimant qu'il fallait beaucoup les diriger pour qu'ils n'écrivent pas avec des russismes et pour que leurs textes soient clairs :

"une étroite collaboration entre Russes et Allogènes est indispensables, les Russes devant être la partie dirigeante, active et les Allogènes la partie réceptive, passive" (Znamenskij 1892 : 284).

Il semble cependant qu'en ce qui concerne les traductions vers les langues finno-ougriennes, il ait été obligé de beaucoup faire appel à ses étudiants autochtones et n'ait guère pu compter sur la collaboration d'un clergé ne connaissant que peu les langues en question.

Bien que les statuts de la confrérie Saint Gurij aient prévu la publication de textes exclusivement religieux, Il'minskij passe outre par nécessité : il étend son œuvre de publication à des grammaires, des dictionnaires, des manuels, tous outils complémentaires et indispensables à l'accomplissement de l'œuvre entreprise.

f) Il'minskij et les Finno-ougriens²¹

Nous l'avons vu, les Finno-ougriens n'occupaient pas dans les préoccupations d'Il'minskij la place principale. L'essentiel de son intérêt était tourné vers ses Tatars, voire vers les Tchouvaches, et aussi vers la mission de l'Altaj. Il est vrai que les Finno-ougriens ne se caractérisaient ni par une puissante religiosité ni par une combativité politique particulière. Ce n'étaient pas des populations "à risque". De plus elles parlaient des langues non seulement fort différentes des langues turques²², mais aussi fort différentes entre elles et nullement enseignées dans les établissements officiels. Il est vrai que l'Académie religieuse de Kazan, lors de son ouverture en 1854/55, comprenait quatre sections destinées à la formation des missionnaires : une contre les Vieux Croyants, une section antimusulmane, une section antibouddhiste et une combattant les religions des allogènes de la région – tchouvaches et tchérémisses. Mais cette

²¹ Cf. pour plus de détails, Toulouse 2001.

²² Sur la base de ses connaissances du turk, Il'minskij n'est pas totalement perdu en yakoute ! Il a même pensé à une grammaire comparative du tatar et du yakoute, qui permettrait à ses utilisateurs d'avoir accès aux textes dans les deux langues (Il'minskij 1898 : 401).

section n'a pas duré plus de deux ans et a été fermée, car elle a été considérée non nécessaire (Znamenskij 1892 : 95).

Ses premiers élèves finno-ougriens proviennent de l'école tatare de Timofeev : il s'y trouve, suivant les années, quelques Maris ou quelques Oudmourts, lesquels, du coup, sont amenés à étudier non pas dans leur langue maternelle, mais en tatar, langue qu'ils connaissaient sans doute, parce qu'ils vivaient en milieu tatar. Ce sont ces élèves qui deviendront les animateurs du système Il'minskij auprès de leur peuples, ayant regretté eux-mêmes de ne pas avoir pu étudier dans leur langue. Il'minskij intervient sur toutes les langues finno-ougriennes du centre de la Russie ; pour ce qui est du komi, il se contente de suivre attentivement l'œuvre de Georgij Lytkin²³ avec qui il était en correspondance, et d'encourager ses rares élèves komis. Le mari est certainement la plus présente des langues finno-ougriennes dans l'univers d'Il'minskij : il est vrai que les Maris pour la plupart dépendent administrativement du diocèse de Kazan, alors que la majorité des Oudmourts est couverte par celui de Vjatka. Même les langues mordves, nous l'avons vu, attirent son attention : quelques traductions en mordve seront publiées, envers et contre tout, sur son initiative.

Outre la promotion de manière générale de l'oudmourts comme langue d'enseignement et de traduction, Il'minskij a eu d'autres occasions d'intervenir activement en faveur de cette langue. S'il est à l'origine de plusieurs écoles normales pour les autochtones²⁴, il a dû très activement intervenir pour l'ouverture de la première école normale oudmourts, celle de Karlygan : il a dû faire face à des oppositions notamment sur le lieu de son implantation. Avec le soutien du procureur suprême, qui est tenu scrupuleusement au courant des progrès de la polémique, il arrivera à assurer à Kuz'ma A. Andreev²⁵ (1857-1939), l'enseignant, des émoluments correspondant à sa fonction d'instituteur et lui permettra même d'accéder à la prêtrise. Par ailleurs, il est en permanence sollicité de tous côtés, y compris par des instituteurs travaillant avec les Oudmourts : à titre d'exemple, une lettre envoyée en 1881 par un pope de village, qui s'interroge sur la manière de christianiser les Votjaks de sa région. Constatant que l'école votjake la plus proche est distante plus de 100 verstes, il demande à Il'minskij de lui envoyer une dizaine de ses étudiants votjaks pour qu'ils enseignent dans les 10 écoles de sa juridiction en remplacement des enseignants russes qui y travaillaient (Znamenskij 1892 : 305).

Il'minskij était par ailleurs un point de ralliement : tous les chercheurs explorant le pays oudmourts passaient d'abord par Kazan et l'école normale était pour eux une étape obligatoire. Nous savons ainsi qu'il a accueilli aussi bien Munkácsi que Wichmann et qu'il leur a fourni des guides, des étudiants de l'école normale qui les accompagneront dans leurs expéditions. Ce faisant, cet homme "joyeux et animé" – comme le définit Wichmann²⁶ – rendait service aux deux parties : il donnait aux jeunes autochtones (en général ses meilleurs étudiants) l'occasion de se

²³ "Que Dieu aide Lytkin à éditer ses superbes travaux pour l'éducation chrétienne des Zyriènes ! A Kazan il y a un fonctionnaire né zyriène, qui aime et connaît encore bien sa langue ; il trouve la traduction de l'Évangile de Lytkin nettement meilleure et plus pure du point de vue linguistique que celle de la liturgie ; mais de manière générale les deux sont excellentes. Lytkin m'a écrit lui-même que les censeurs sont intervenus et l'ont obligé à introduire des russismes à la place d'expressions purement zyriènes" (Il'minskij 1898 : 45-46).

²⁴ Celle d'Unža (Carevokokšajsk) pour les Maris et celle de d'Išaki (Koz'modemjansk) pour les Tchouvaches (Kutjavin 1984 : 57).

²⁵ Wichmann apporte un témoignage vivant sur cette personnalité modeste, mais certainement marquante, cf. annexe.

²⁶ Dans une lettre écrite à sa famille de Kazan, en septembre 1891 (citée par Csúcs 1991 : 35).

cultiver en fréquentant de près des savants d'envergure internationale et aidait ces derniers à pénétrer en profondeur l'univers des peuples qu'ils étudiaient, facilitant ainsi la collecte de matériaux qui n'ont pas perdu de leur valeur.

g) Bilan sur la stratégie Il'minskij

Nikolaj Il'minskij a fait ainsi preuve d'une grande lucidité dans l'élaboration d'une stratégie destinée à atteindre les buts qui lui étaient chers. Cette stratégie, quelle que soit l'opinion que chacun puisse avoir sur ses objectifs, reposait sur le respect de l'identité de ses destinataires et sur la reconnaissance de leur idiome. Sur le long terme elle aurait sans doute porté des fruits. Mais le temps lui a manqué : la mort d'Il'minskij n'a pas signifié la fin de son œuvre, mais avec sa disparition, sa cause perdait son défenseur le mieux armé, qui avait sur l'ensemble du monde intellectuel russe une indiscutable autorité. Bien qu'en 1904 le système ait été adopté pour l'ensemble des écoles de l'Empire, les autorités multiplient les attaques contre les institutions qu'il avait animées et contre son système. C'est ainsi qu'en janvier 1904, deux mois après le rapport de la commission de révision ordinaire sur les activités de la confrérie de Saint Gurij, une commission extraordinaire a été mise en place qui a trouvé toutes sortes de négligences d'ordre administratif dans le fonctionnement de cette institution (Mašanov 1905 : 491 et suiv.). Dans la première décennie du XXe siècle, le contenu de l'enseignement évolue dans le sens d'une laïcisation (Kutjavin 1984 : 58). Rendues frileuses par les événements de 1905, les autorités vont jusqu'à supprimer toute référence aux langues autochtones. En 1913, le système Il'minskij est définitivement évincé des écoles et le russe devient unique langue d'enseignement à l'école.

Dans les premières années du pouvoir soviétique, le rôle du système Il'minskij ne pouvait pas être ignoré : trop de témoins oculaires étaient engagés dans la vie sociale. C'est ainsi que le premier programme de recherches sur l'Oudmourtie en 1921 prévoyait quatre orientations de recherches pour l'histoire du XIXe siècle : 1) le système Il'minskij et l'instruction des Oudmourts 2) L'école normale de Kazan 3) L'école normale de Karlygan 4) L'état d'instruction des Oudmourts à la fin du XIXe siècle (Kutjavin 1984 : 60), toutes plus ou moins étroitement liés à l'œuvre d'Il'minskij. Mais cette approche ne pouvait durer.

Dans les années soviétiques Il'minskij a fait l'objet d'un traitement en général fort négatif. Qu'il ait eu à terme comme objectif une Russie où tous les peuples seraient unis par la même foi librement acceptée, c'est indéniable. Que cela induise un rapprochement, cela va également de soi. Mais il était hostile à toute décision artificielle qui irait dans le sens d'un rapprochement imposé et non librement consenti. Un texte montre bien son attachement aux éléments essentiels (la foi) et sa tolérance sur tous les autres – c'est le commentaire d'Il'minskij sur le travail d'un missionnaire d'Extrême Orient :

“Il accorde trop d'importance à l'amélioration des coutumes, à la civilisation. D'après lui, les allogènes de l'Amur “tiennent davantage à leurs traditions nationales que les Bouriates”. Les Giliaks, les Goldes etc., même après le baptême, refusent de renoncer à leurs coutumes nationales, aux normes et aux pratiques auxquelles ils sont habitués depuis leur enfance. Mais s'ils tiennent tellement à leur mode de vie (ce qui est d'ailleurs tout à fait naturel), pourquoi faut-il les en

priver ? Pourquoi entrer en guerre avec un obstacle aussi résistant, aussi enraciné? Pour les simples gens adeptes du chamanisme, l'enseignement chrétien et le culte dans leur langue sont en soi sympathiques et acceptables, s'ils n'interviennent pas directement dans la vie concrète. Mais le christianisme, qui éclaire, ennoblit et renforce l'homme dans son cœur et dans son esprit, dans sa compréhension et dans ses dispositions, conduit de la manière la plus sûre et la plus directe à l'ennoblissement et à la rectification de leur mode de vie" (Il'minskij 1898 : 195).

Bien que beaucoup d'auteurs soviétiques aient traité l'activité d'Il'minskij comme contradictoire, et en aient souligné aussi les effets involontairement positifs, elle a souvent été aussi caractérisée de "russificatrice". Domokos, dans sa monographie l'appelle "le plus habile et le plus dévoué des russificateurs" (Domokos 1975 : 46), reprenant ainsi l'un des thèmes favoris de l'historiographie soviétique. Celle-ci était intervenue sur ce thème depuis les années 1930. En 1933, voici ce qu'affirme un article de vulgarisation:

"Aujourd'hui on connaît à peine le nom d'Il'minskij. La Révolution d'Octobre a intégralement balayé les fruits de son activité russificatrice. Mais jusqu'à la révolution, pendant plus d'un demi siècle, ce nom a retenti et fait frémir. Les russificateurs de tout poil, jusqu'aux libéraux-démocrates, se sont inclinés devant lui. Le système russificateur d'Il'minskij a conquis une place particulière parmi les autres moyens de russification utilisés par le pouvoir tsariste (...). Ce système a obtenu le monopole parmi les peuples de la Volga pendant des décennies" (Efirov 1933 : 61).

En 1940, un auteur mari qui s'est consacré, tâche hardie pour l'époque, à l'étude des publications du XIXe siècle dans sa langue, affirme :

"Aussi bien l'introduction des langues autochtones dans les petites classes que la diffusion de littérature religieuse avaient en vue l'application de la politique russificatrice du tsarisme. (...) D'après le "système" Il'minskij, les langues des nationalités de la Volga étaient introduites pour accroître l'obscurantisme dans les consciences des populations et par là même ce moyen puissant devait servir d'outil pour renforcer l'oppression politique" (Eman 1940 : 121).

Le même auteur va jusqu'à interpréter le travail d'Il'minskij comme une tentative d'une part de diviser les peuples entre païens et chrétiens, d'autre part de bloquer l'accès des populations à l'enseignement public et au matérialisme... (ibidem). Dans les années 1950, l'argumentation est reprise et développée :

"Les écoles missionnaires créées par Il'minskij ont empêché l'émergence des idées démocratiques chez les peuples non russes" (Vahrušev 1955 : 98).

Encore en 1993, nous pouvons lire le commentaire suivant :

"Le système civilisateur d'Il'minskij, de manière extrêmement fine et dissimulée, était censé remplacer les vieilles méthodes policières et administratives de la politique de russification de l'autocratie tsariste" (Turkin 1993 :144).

Outre la mauvaise foi patente dont témoignent ces affirmations – dont celle que je viens de citer est l'une des plus excessives – c'est là céder à une tentation d'anachronisme. A l'époque en

effet, personne – pas même les Oudmourts les plus cultivés – ne pouvait imaginer ces peuples, dont la conscience collective ne s'affirmait pas encore, autrement qu'intégrés dans l'Empire. La question est de savoir par quel moyen et dans quelles conditions. Pour Il'minskij, le moyen, c'est la religion orthodoxe – c'est par elle que les autochtones seront intégrés dans l'empire, et par conséquent russifiés :

“Nous prenons les Russes pour idéal, et tentons de faire en sorte que les allogènes adoptent cet idéal. L'idéal russe est par essence orthodoxe... Aussitôt qu'un allogène aura consciemment et par conviction, avec son cœur et son esprit, adopté l'orthodoxie, il sera russifié” (Lallukka 1987 : 147).

Pour d'autres, plus tard, ce moyen sera le socialisme...

“Tout mène au russe”,

comme l'affirme Domokos (ibidem), et cela, Il'minskij ne le cache pas :

“Dès que par l'intermédiaire de la langue maternelle, les notions et les principes chrétiens se seront suffisamment enracinés dans l'âme des allogènes, ils en viendront à aimer le peuple russe. Quand, par l'intermédiaire de la langue maternelle, leur curiosité sera suffisamment éveillée et formée, ils étudieront volontiers le russe et se tourneront vers l'éducation en russe” (Il'minskij 1867 : 326).

Arriver jusqu'au russe, cela paraît normal et souhaitable : que penser d'une instruction qui ne permettrait pas à ceux qui la suivent de maîtriser la langue de l'Etat dans lequel ils se trouvent ? Même les positions les plus extrémistes jusqu'à nos jours n'ont jamais imaginé un tel cas de figure. Donc d'une certaine manière, tout le monde est russificateur. La seule différence qu'on peut distinguer quant aux buts, c'est que certains ont voulu agir pour leur peuple en tant que tel, pour son bien et son devenir (les intellectuels oudmourts à partir du début du siècle), alors que les autres ont œuvré en vue d'un projet général qui dépassait chaque peuple en particulier. Mais à l'époque, les intellectuels oudmourts n'en sont pas encore à agir pour un projet.

Il ne faut pas oublier qu'à l'époque, si les idées d'Il'minskij avaient le soutien officiel du ministre de l'Éducation, convaincu de visu à l'occasion d'une visite à Kazan, celles-ci demeurent marginales (Lallukka 1990 : 57) : à la même époque, dans d'autres parties de l'empire, l'intégration des peuples non russes se fait par la force et, justement, par une russification très directe : imposition du russe dans l'enseignement, diffusion de l'orthodoxie... Il'minskij doit en permanence lutter contre cette tendance. Alors réservons plutôt l'appellatif “russificateur” à cette orientation, et non à celui qui a été un promoteur passionné des langues nationales, voire qui, comme nous l'avons vu, n'était pas favorable à une intervention autoritaire sur le mode de vie des groupes autochtones.

Une dernière remarque s'impose : Il'minskij a travaillé pour les Tatars. Or, un siècle plus tard, il ne reste rien de l'œuvre qui lui était chère. Les Tatars sont restés en majorité musulmans, et la minorité chrétienne est tout aussi minoritaire qu'avant, et sans doute guère plus chrétienne. Le

tatar s'écrit certes aujourd'hui en cyrillique, mais il n'y a guère de continuité entre les traductions d'I'minskij et cet alphabet : entre-temps, il y a eu le maintien de l'alphabet arabe et un passage par l'alphabet latin. En revanche, son œuvre a été essentielle dans le devenir des Oudmourts, des Maris et des Tchouvaches : c'est en effet I'minskij qui a formé la première génération d'intellectuels de ces nationalités, ceux qui dans les années 1920 établiront les fondements d'une culture écrite dans ces langues et donneront à leurs peuples un cadre identitaire culturel qui perdure jusqu'à nos jours.

BIBLIOGRAPHIE

Anderson 1978 – Anderson, M.S. - *Peter the Great* - London 1978.

Berdinskih 1999 – Бердинских, В.А. – « Приходское духовенство и развитие краеведение в XIX веке » (Le clergé des paroisses et le développement de l'histoire locale au XIXe siècle) – *Вопросы истории* – 8/1999 - стр. 134-138.

Bobrovnikov 1905 – Бобровников, Н. – « Инородческое духовенство Богослужение на инородческих языках в Казанской епархии » (Le service religieux pour les autochtones du diocèse de Kazan en langues vernaculaires) – *Православный собеседник* – 1905/5 – стр. 177-181.

Csúcs 1991 – Чуч, Шандор – « Письма Вихманна с удмуртских земель » (Les lettres d'Yrjö Wichmann depuis les terres oudmourtes) – *Пермистика 2: Вихманн и пермская филология* – Ижевск 1991 – стр. 33-41.

Domokos 1975 – Domokos Péter - *A votják irodalom története* (Histoire de la littérature votiaque) - Budapest 1975.

Efirov 1933 – Эфи́ров, А. – « Руссификатор Ильминский и его 'просветительная деятельность' » (Le russificateur I'minskij et son "activité d'éducateur du peuple") – *Просвещение национальностей* – 1933/6 – стр. 61-62.

Efirov 1948 – Эфи́ров, А. Ф. – *Нерусские школы Поволжья, Приурала и Сибири. Исторические очерки* (Les écoles non-russes des régions de la Volga, de l'Oural et de Sibérie. Essais historiques) – Москва 1948.

Eman 1940 – Эман, С.И. – « Дореволюционные письменные памятники на марийском языке (продолжение) » (Les monuments de l'écriture marie d'avant la révolution /suite/) – *Труды Мар. НИИ: Вопросы истории, языка, литературы и фольклора мари* – Йошкар-Ола 1940 – стр. 119-149.

Freeze 1988 – Freeze, Gregory L. – « A Social Mission for Russian Orthodoxy : the Kazan Requiem of 1861 for the Peasants in Bedna » – *Imperial Russia 1700-1917. Society Opposition* – Illinois 1988.

I'minskij 1863 – Ильминский, Н. И. – « Об образовании инородцев посредством книг, переведенных на их родной язык » (De l'éducation des allogènes à l'aide de livres traduits dans leur langue) – *Православное обозрение* – Н/3 1863, стр. 136-141.

I'minskij 1867 – Ильминский, Н. И. – « Школа для первоначального обучения детей крещеных татар в Казани » (L'école d'enseignement élémentaire pour les enfants des Tatars chrétiens) – *Журнал министерства народного просвещения* – 1867, часть СXXXIV – стр. 293-328.

I'minskij 1870 – Ильминский, Н. И. – « О переводе православных христианских книг на татарский язык, при христианско-татарской школе в Казани » (De la traduction en tatar des ouvrages chrétiens orthodoxes, telle qu'elle se fait à l'école pour les Tatars

- chrétiens de Kazan) – *Журнал министерства народного просвещения* – 1870/11, часть CLII, отд. IV – стр. 1-15.
- Il'minskij 1895 – Ильминский, Н. И. – « Записка по вопросу об отпадениях крещеных татар Казанской губернии 1881 года (30.8.1882) » (Note sur la question de l'apostasie chez les Tatars chrétiens du gouvernement de Kazan en 1881) – *Православный собеседник* – 1895, часть II – стр. 259-275.
- Il'minskij 1898 – (Ильминский, Н. И.) – *Письма Н.И. Ильминского (к оберпрокурору Святейшего Синода Константину Петровичу Победоносцеву* (Correspondance de N.I. Il'minskij / avec le procureur suprême du Très-Saint Synode, Konstantin Petrovič Pobedonoscev /) – Казань 1898.
- Istorija 1987, I – *История удмуртской советской литературы. Том I* (Histoire de la littérature soviétique oudmourte. Tome 1) – Устинов 1987.
- Kappeler 1994 – Kappeler, Andreas – *La Russie, empire multiethnique* – Paris 1994.
- Kreindler 1977 – Kreindler, Isabelle – « A Neglected Source of Lenin's Nationality Policy » – *Slavic Review* vol. 36 n°1 – 3/1977 – pp. 86-100.
- Kutjavin 1984 – Кутявин, А.Н. – « Роль казанской учительской семинарии в подготовке учительей для удмуртских школ 1872-1918 » (Le rôle de l'Ecole normale de Kazan dans la préparation des enseignants pour les écoles oudmourtes) – *Вопросы истории и культуры Удмуртии* – Ижевск 1984 – стр. 56-74.
- Lallukka 1987 – Lallukka, Seppo – “Kazan's Teacher's Seminary and the Awakening of the Finnic Peoples of the Volga-Urals Region” - *Studia Slavica Finlandiensia* - T. IV Helsinki - 1987 - pp. 143-165.
- Lallukka 1990 – Lallukka, Seppo - *The East Finnic Minorities in the Soviet Union. An Appraisal of the Erosive Trends* - Helsinki 1990.
- Lallukka 1994 – Лаллукка, Сеппо – « Казанская семинария учителей и пробуждение финских народов в регионе между Волгой и Уралом » (L'école normale de Kazan et l'éveil des peuples finnois de la région entre la Volga et l'Oural) – *Вестник удмуртского университета* 1994/7 – Ижевск – стр. 38-50.
- Luppon 1999 [1899] – Луппов, Павел Николаевич – *Христианство у вотяков со времени первых исторических известий о них до XIX века* (Le christianisme chez les Votjaks depuis les premières informations à leur sujet jusqu'au XIXe siècle) - Ижевск 1999.
- Mašanov 1905 – Машанов, М.А. – « Ответ на доклад чрезвычайной ревизионной комиссии Братства Св. Гурия » (Réponse au rapport de la commission extraordinaire de contrôle de la Confrérie de Saint Gourie) – *Православный собеседник* – 1905/7-8 – стр. 491-506.
- Miropiev 1908 – Миропиев, М. – « Русско-инородческие школы системы Н.И. Ильминского » (Les écoles russo-allogènes du système Il'minskij) – *Журнал министерства народного просвещения* – 1908/1, часть XIII, Новая серия – стр. 183-210.
- Saharnyh 2001 – Сахарных, Денис – *Возникновение и развитие удмуртской письменности (культурно-исторический аспект)* (L'apparition et le développement de l'écrit oudmourte / d'un point de vue historique et culturel) – Дипломная работа. Удмуртской государственный университет, исторический факультет - Ижевск 2001.
- Toulouze 2001 – Тулуз, Ева – « Никодай Иванович Ильминский и финно-угорские народы » – *IX CIFU, Pars IV – Linguistica* - Tartu 2001 – lk. 309-314.
- Turkin 1993 – Туркин, Адольф – « Социальные условия развития коми языка в XIX – начале XX века » (Les conditions sociales du développement de la langue komie au XIXe siècle) – *Linguistica Uralica* XXIX - Tallinn 1993/2 - lk.142-148.

- Uvarov 1982 – Уваров, Анатолий Николаевич – « К вопросу о становлении жанров удмуртской литературы дооктябрьского периода » (Sur la question de la mise en place des genres dans la littérature oudmourte avant octobre 1917) – *Об истоках удмуртской литературы* – Ижевск 1982 – стр. 5-51.
- Vahrameeva 1999 – Вахрамеева, Е. – « Значение исторического опыта ‘Системы Ильминского’ в развитии национальной школы финно-угорских народов » (La signification de l’expérience historique du ‘système Il’minskij’ dans le développement de l’école nationale des peuples finno-ougriens) – *Финно-угроведение* – Йошкар-Ола 1999/1 – стр. 137-140.
- Vahrušev 1955 – Вархушев, А.Н. – « Удмуртия в период развития промышленного капитализма в России (1861-1895 гг.) » (L’Oudmourtie à l’époque du développement du capitalisme industriel en Russie / 1861-1895) – *Записки* – вып. 17, 1955 – стр. 67-127.
- Zahidullin 1997 – Zahidullin, Ildus – « La conversion à l’orthodoxie des Tatars de la région Volga-Oural aux XVIIe-XVIII siècles, et ses causes économiques et sociales » – *L’islam de Russie. Conscience communautaire et autonomie politique chez les Tatars de la Volga et de l’Oural depuis le XVIIIe siècle* – Maisonneuve et Larose Paris 1997 – pp. 27-64.
- Znamenskij 1892 – Знаменский, Петр – *На память Николае Ивановиче Ильминском* (A la mémoire de Nikolaj Ivanovič Il’minskij) – Казань 1892.